

En sortant de la mairie, le général Cambronne se trouva arrêté, avec ses quarante grenadiers, par une colonne envoyée de Grenoble. Il chercha à parlementer, on ne l'écouta pas. Napoléon instruit de ce contretemps, s'avança vers la troupe, et fut bientôt rejoint par sa garde, accourue au danger, malgré la fatigue qui l'accablait : " Avec vous, mes braves, leur dit-il, je ne craindrais pas dix mille hommes."

Cependant, le bataillon sorti de Grenoble, ayant rétrogradé, avait pris position. Napoléon alla le reconnaître, et se fit précéder d'un officier qu'on ne voulut pas entendre : *On m'a trompé*, dit l'Empereur au général Bertrand ; *n'importe, en avant !* Il mit pied à terre, s'avança vers le bataillon indécis, et découvrant sa poitrine : " S'il en est un parmi vous, dit-il en s'adressant aux soldats, s'il en est un seul qui veuille tuer son général, son Empereur, il le peut ; le voici ! " Les soldats répondirent par des cris de *Vive l'Empereur !* et demandèrent à marcher sur Grenoble avec lui.

Ce moment fut décisif. Un seul coup de fusil enlevait à la postérité le plus étonnant épisode de l'histoire de France, et la moindre résistance de la part de ce bataillon eût produit celle de toute la division qui couvrait Grenoble. Le colonel Labédoyère n'aurait pas pu amener à Napoléon le 7e de ligne. Ce puissant renfort le décida à entrer le soir à Grenoble, où le général Marchand avait pris des mesures de défense.

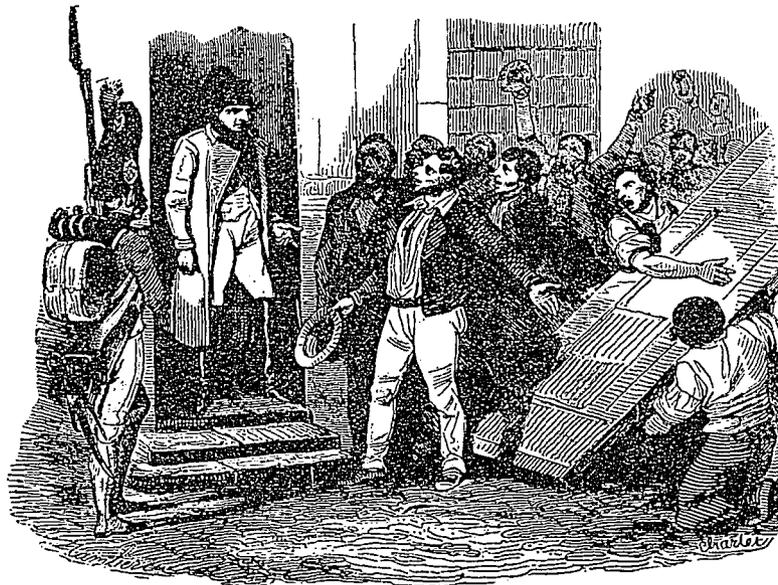
Les portes de la ville étaient fermées : la garnison se déployait sur les remparts ; elle se composait du 3e régiment du génie, du 6e de ligne, dont un bataillon était rangé depuis le matin sous le drapeau impérial ; du 4e de hussards, et du 4e d'artillerie, où Napoléon avait été capitaine. Du haut des remparts, où s'était portée la population de la ville, la garnison, frappée d'étonnement, voyait s'avancer Napoléon avec sa troupe, l'arme renversée, et marchant, ivre de joie, aux cris de *vive l'Empereur ! vive la France ! vive l'Empereur !*

L'enthousiasme est électrique chez tous les hommes, et principalement dans les circonstances qui surprennent tout à coup leur imagination. Les remparts, de Grenoble retentirent soudain des mêmes acclamations, et à l'instant les portes de la ville furent brisées par les habitants. " Tiens ! dirent-ils à Napoléon, au défaut des clefs de ta bonne ville, en voici les portes.—*Tout est décidé maintenant*, dit Napoléon à ses officiers, *tout est décidé ; nous allons à Paris.*

Le lendemain, 8 mars, il fut reconnu et complimenté solennellement comme empereur par toutes les auto-

rités civiles, judiciaires, militaires et ecclésiastiques. Napoléon redevint subitement l'homme des soldats et du peuple, dont son retour merveilleux avait saisi, exalté toutes les facultés. Aussi, à la revue qu'il passa à sa garnison de Grenoble, l'enthousiasme public monta jusqu'au délire. Après la revue, la garnison se mit en marche sur Lyon, au nombre de six mille hommes.

Il y avait sept jours que cette révolution d'une espèce si merveilleuse, et tentée par un seul homme, continuait son cours, lorsque le *Moniteur* apprit à la France l'arrivée de Napoléon, par une ordonnance royale qui le mettait hors la loi, et par une proclamation qui con-



voquait sur-le-champ les deux Chambres. Le lendemain, le même journal publia que Napoléon, abandonné des siens, poursuivi par la population et les garnisons, errait dans les montagnes, et ne pouvait échapper à la haine communé.

Mais on connaissait le *Moniteur*, aussi les nouvelles de cette feuille officielle n'obtinrent pas un grand crédit. Toutefois il y eut deux opinions : l'une, celle de la masse, qui croyait au succès de Napoléon ; l'autre, celle de la cour, qui méprisait un si faible ennemi, comme vingt-cinq ans auparavant elle avait méprisé la révolution.

Cependant on ne put cacher longtemps l'entrée à Grenoble, ni la marche sur Lyon. En conséquence, Monsieur le duc d'Orléans et le maréchal Macdonald, partirent en toute hâte pour cette ville... Le duc d'Angoulême, le maréchal Masséna, les généraux Marchand et Duvernet, devaient fermer la retraite à Napoléon ; sur ses flancs se trouvait le général Lecourbe. Le maréchal Oudinot s'avançait à la tête de ses invincibles grenadiers ; tout le Midi était levé.

Enfin, le 11 mars, on annonça à Paris que Bonaparte avait été complètement battu du côté de Bourgoing. Cependant il avait occupé Bourgoing le 9, sans coup férir, et le 10, à sept heures du soir, il était entré à Lyon à la tête de l'armée envoyée pour le combattre. Descendu à l'archevêché que venait de quitter Monsieur, il n'avait pas voulu d'autre garde que la garde nationale à pied ; celle à cheval s'étant présentée : " Nos institutions, lui dit-il, ne reconnaissent pas de gardes nationales à cheval ; d'ailleurs, vous vous êtes si mal conduits avec le comte d'Artois, que je ne veux point de vous."

En effet, de tous les nobles dont cette garde était presque entièrement composée, un seul avait suivi le prince jusqu'à ce que sa personne fût hors de tout danger. Napoléon le fit appeler : " Je n'ai jamais laissé, lui dit-il, une bonne action sans récompense ; je vous donne la croix de la Légion d'honneur."

Pendant que Napoléon recevait à Lyon, de toutes les divisions militaires de l'Est, les assurances les plus positives de leur retour à son drapeau, le roi recevait chaque jour, des autres points de la France, une foule d'adresses qui lui portaient, au nom des généraux et des troupes, le vœu de mourir pour le défendre.

En écrivant de Lyon à son frère Joseph, Napoléon l'avait chargé de faire déclarer à la Russie et à l'Autriche, ainsi qu'aux autres puissances, qu'il voulait tenir loyalement le traité de Paris.

Ce fut aussi à Lyon que, naturellement entraîné à ce parti par le triomphe politique et militaire qui l'avait porté du golfe Juan, à travers la ville de Grenoble, dans la seconde ville de France, au milieu d'une population dont à chaque moment l'exaltation l'enivrait lui-même, Napoléon reprit la souveraineté et dicta plusieurs décrets d'une haute importance, mais non pas tous marqués du même caractère d'à-propos.